

PER

0-54

CON

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR
LA JEUNESSE

L'OISEAU BLEU

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

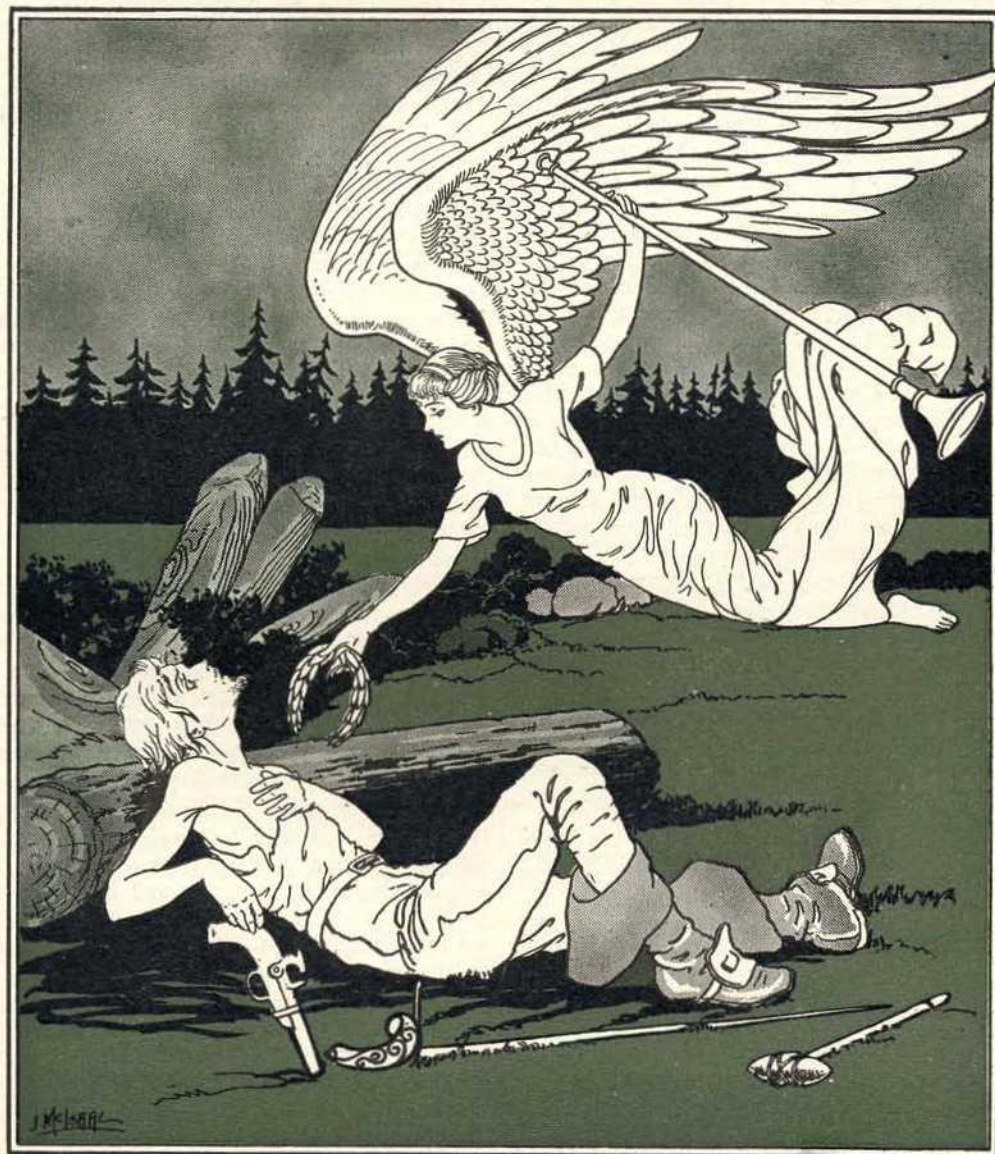
Rédaction, Administration et Publicité
1182, rue Saint-Laurent
MONTREAL
Téléphone: LANcastre 4364

Abonnement annuel:
Canada et Etats-Unis: 50 sous
(Payable au pair à Montréal)
CONDITIONS SPECIALES
aux écoles, collèges et couvents

Vol. XI — No 5

MONTRÉAL, MAI 1931

Le numéro 5 sous



La Renommée couronnant Dollard expirant

SAINTE JEANNE D'ARC

PETITE BERGÈRE ET GRANDE SAINTE

Le 30 mai 1931 marquera le 500^e anniversaire de la mort de sainte Jeanne d'Arc.

EN la nuit du 6 janvier de l'année 1412, une vague de joie étrange et mystérieuse souleva les âmes des habitants de Domremy. On assure même que les oiseaux et les coqs éveilléés avant l'aube "battirent des ailes en grande liesse une heure durant".

Émerveillés, les braves gens se demandèrent, comme bien vous pensez, l'explication de ces choses. Or voici la raison de cette aube radieuse de l'Épiphanie de l'an 1412: c'était l'arrivée sur la terre de France d'une petite paysanne que son ange gardien installait dans un humble berceau confié à Isabelle Romée, jeune femme grave et douce, et à Jacques d'Arc, villageois pauvre mais fort laborieux et honnête, estimé de tous en la contrée.

La maisonnette des d'Arc entourée d'un minuscule jardin voisinait avec l'église du village. Si bien que Jeannette en son berceau s'habituaît aux chants de la cloche agitée par le vieux-sacristain, Maître Perrin. Les notes grêles berçaient le sommeil ou égayaient la journée de l'enfant. Plus tard, aux heures triomphales des grandes victoires, alors que les clochers exulteraient de joie dans les clochers frémissants des cathédrales, Jeanne sentira son cœur se briser de mélancolie sous l'armure d'argent. Ces carillons lui rappelleront l'humble clocher de Domremy, son petit jardin, sa chaumière, ses parents qu'elle aimait tant... Elle éprouvera le nostalgique regret de sa vie de simple paysanne. Puis, comme elle est jeune et gaie, naturellement, un sourire lui viendra aux lèvres, en songeant à Maître Perrin qu'elle grondait comme un petit garçon lorsqu'il coupait un peu court ses Angelus. "Mais sonnez longtemps, Maître Perrin... et je vous promets un beau gâteau... Sonnez longtemps ou sinon!.."

Jeanne n'apprit point à lire dans les beaux missels enluminés comme le faisaient les "damoiselles" du temps. De sa maman, elle tint "toute sa créance". Isabelle Romée enseigna à sa petite fille ce qui fait les grandes chrétiennes — et les héroïnes parfois aussi. Elle lui montra à prier, à se dévouer simplement. Jeanne devint si habile dans les divers travaux de la paysanne d'alors qu'elle affirma avec une gentillesse fière à son procès, "que pour coudre et filer, elle ne craignait "femme de Rouen ou d'ailleurs".

Elle avait une sœur, Catherine, à laquelle elle était fort attachée. Elle aimait aussi et soignait maternellement ses trois frères, Joseph, Louis et Pierre. Je dis qu'elle les soignait car, ils rentraient souvent en frottant l'un une joue rougie, l'autre un bras meurtri. Même le plus menu faisait déjà la petite guerre à travers bois ou champ de Domremy.

En ce temps-là, mes enfants, il y avait grande pitié au royaume de France. L'admirable pays de Charlemagne et de saint Louis, de Geneviève et de Clotilde, les saintes patronnes de cette terre aux gestes bénis de Dieu, ce pays, dis-je, était ravagé par les Anglais, lesquels malheureusement étaient encouragés dans leur tentative de conquête par l'indigne reine de France, Isabeau de Bavière. Deux partis divisaient aussi le pays: les Bourguignons et les Armagnacs — ceux-ci vrais Français soutenaient leur pauvre Dauphin Charles VII, légitime héritier de la couronne. Les enfants prenaient volontiers parti en la querelle entre parents et voisins.

Le soir, en rentrant les troupeaux, les gamins ne manquaient pas de se donner force coups de pied et coups de poing, au nom du patriotisme.

Jeanne, qui souvent gardait aussi les moutons chez elle, grondait ces jeunes:

"Il y a assez de sang de France versé comme cela sans vous blesser comme font ceux de Bourgogne et d'Armagnac, disait-elle. Priez donc plutôt Dieu et la benoîte Vierge de sauver notre village et aussi "Monseigneur le Dauphin."

Car Jeanne savait ce qui se passait en France.

A la veillée, on se réunissait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre à Domremy et tous causaient des affaires du pays. Les nouvelles étaient si mauvaises qu'on désespérait presque de voir se relever la malheureuse patrie.

Jeanne continuait à prier aux champs, à fréquenter l'église et à travailler de son mieux, aidant son père aux travaux du labour, filant auprès de sa mère, soignant les malades et partageant avec les miséreux son frugal repas ou leur cédant son lit lorsqu'ils passaient à la tombée de la nuit.

Son âme vibrat douloureusement au récit des misères des gens de son parti et la grande pitié qu'il y avait au royaume agitait son âme ardente.

Or voici qu'un jour, à l'Angelus de midi, elle vit Monseigneur saint Michel lui-même, vêtu de lumière et de gloire.

A la petite fille éblouie et tremblante, il parla doucement comme un grand frère :

— Sois bonne et sage, Jeanne. Va souvent à l'église...

Il revint souvent le bel archange causer avec la paysanne de Domremy, sans doute comme il cause avec les anges, ses frères du Paradis. Puis, avec lui, vinrent bientôt deux radieuses princesses du ciel: sainte Marguerite bergère et martyre et sainte Catherine, martyre aussi et martyre à cause de sa science chrétienne et fervente.

Peu à peu, elles enseignèrent à l'enfant prédestinée à prier mieux, à méditer; elles la formèrent à la vertu la plus exquise. Puis, lorsque cette merveilleuse éducation fut achevée, elles ordonnèrent :

— "Fille de Dieu, fille au grand cœur, va délivrer Orléans assiégée, va à Reims faire sacrer le Dauphin"...

— "Mais je ne suis qu'une pauvre fille, je ne sais ni le chemin ni le moyen d'aller au Dauphin... je ne sais point guerroyer."

Cependant les "Voix" des saintes devenaient plus pressantes, elles expliquaient le plan divin :

— Tu iras à Vaucouleurs trouver le sire de Baudricourt. Il te donnera aide et escorte pour aller trouver le Dauphin.

.....
 "Il faut que j'aille... j'irai" se dit la jeune fille.

Le cœur déchiré mais l'âme vaillante et résolue, Jeanne quitta ses frères et sa petite sœur, son père si bon et si courageux, sa mère, cette Isabelle Romée, vraie femme de France, hautement chrétienne, laborieuse, adorant ses enfants...

Un baiser envoyé, en silence, aux parents encore endormis, — le soleil n'était pas encore levé — un rapide regard aux enfants... au troupeau paisible, au jardin... à l'église... et adieu à jamais à Domremy!

En route, petite Pucelle, vers le devoir, la guerre, la gloire et le martyre... Qu'importe!..

"Il faut que j'aille!.. j'irai!"

Bientôt Jeanne d'Arc délivrera Orléans. Elle surmontera tous les obstacles et déjouera toutes les conspirations des autres chefs jaloux de sa jeune audace, jaloux surtout de son immense popularité dans les camps et à travers la France, qu'enthousiasment les exploits, la grâce fière, la bonté, le charme angélique de la libératrice.

Elle a donné à Dieu son obéissance, à la France sa vie. "Elle a porté l'habit de la paysanne et la cuirasse du guerrier... Elle a revêtu pour le grand départ, une dalmatique de flammes." (Lavedan).

"Jhésus! Maria! Ma mission était de Dieu!" s'écrie Jeanne, torturée par le feu qui l'entoure. Ni l'Anglais qui a allumé le bûcher, ni l'infâme et fanatique tribunal qui a condamné l'héroïne, ne viennent à bout de son indomptable courage. Elle est aujourd'hui la patronne canonisée du patriotisme.



— Ailleurs — nous sommes en mai — on vous parle de l'héroïsme de Dollard et de sa petite armée de braves, vrais chevaliers dignes de fraterniser avec la blanche guerrière d'Orléans. Jeunes Canadiennes et petits Canadiens qui savez précieuse notre foi et à qui la langue française est chère, prenez pour modèles Jeanne et Dollard, deux "jeunes", véritables joyaux de l'histoire des deux Frances, celle du Canada et celle d'outre-mer.

Relisez cette page qu'ont écrite avec leur sang les dix-sept braves du Long-Sault. Puis feuilletiez la vie de sainte Jeanne — je vous le disais tantôt — patronne canonisée du patriotisme et radieux modèle de ceux qui luttent pour garder leur foi, leurs traditions et leur langue!

Quand vous serez "à l'épreuve" vous agirez avec courage afin d'être vous aussi "à l'honneur". Chevaliers intrépides et fiers "En nom Dieu" vous bataillerez pour toutes les grandes causes et "Dieu — tôt ou tard — vous donnera la victoire."

Juliette LAVERGNE

LE JOUR DES MAMANS

Je vous invite, chers petits amis, avec instance à célébrer la fête des mamans.

Elle est de date assez récente et a lieu chaque année le deuxième dimanche du mois de mai.

La solennité en est très simple; elle s'exprime par le port d'un oeillet à la boutonnière.

Cette coutume a pris origine aux Etats-Unis. Elle remonte à 1907.

Mlle Anna Jarvis pleurait depuis un an la perte de sa mère. Elle conçut alors le projet d'honorer par une manifestation d'un genre spécial celle à qui elle devait le jour et le

est maintenant de tradition d'offrir un cadeau — fleurs, friandises, parfums, etc. — comme pour glorifier par ce geste de reconnaissance l'amour et le dévouement maternels. Il convient de rendre un hommage public à nos mères si chrétiennes, à celles qui sont l'âme de nos foyers et qui, par leur tendresse, leur bonté et leur douceur, ne tendent qu'à répandre de la joie autour d'elles.

N'est-ce pas au Canada français que cette pensée de rendre hommage à celles qui montent la garde auprès de nos berceaux devrait le plus se répandre et se généraliser? S'il est



meilleur de son âme. Elle réunit un groupe d'amis et leur exposa le pieux dessein qu'elle avait formé. Comme conclusion, elle épingla sur la poitrine de chacun l'oeillet blanc, symbole de l'amour filial.

Sa piété fut louée et approuvée.

Dès l'année suivante, ce projet recevait un chaleureux accueil; il triomphait. Des milliers de citoyens faisaient leur la pensée de Mlle Jarvis, s'en proclamaient les hérauts et les propagandistes. Le mot d'ordre se transmettait de bouche en bouche tant il répondait à un besoin profond du cœur. "Portez l'oeillet blanc en souvenir des mères disparues ou l'oeillet rouge en hommage à celles que vous avez la joie de posséder encore."

La Pensylvanie en a fait une fête d'Etat depuis 1913, et la ville de Philadelphie fut la première à l'observer d'une manière officielle. New-York, Washington, Boston, Chicago, etc., imitèrent cet exemple et le deuxième dimanche du mois de mai donna lieu à des célébrations d'une solennité émouvante.

Cette idée si touchante a été accueillie en France, en Angleterre, etc.; elle s'universalise comme elle méritait de l'être. En ce jour, il

une femme dont les mérites doivent être loués et exaltés, c'est bien la mère canadienne-française. Nos familles et notre race lui doivent tout.

Depuis les jours de Champlain, sans amertume et sans lassitude, elle a formé de nobles cœurs pour l'Eglise et la patrie. Cette action féminine si féconde ne s'est jamais démentie un instant.

Faisons de ce jour un vrai jour de fête. Donnons-lui toute sa signification en lui imprimant un caractère chrétien. Quelle joie n'éprouveront pas vos mamans si, avec les cadeaux que votre cœur leur offrira, vous leur présentiez en même temps un riche bouquet spirituel composé de messes entendues, de chapelets récités, de mortifications et de sacrifices que vous vous serez imposés volontairement, de communions que vous aurez faites à leurs intentions! Ce bouquet, plus beau que tout autre, leur vaudra, j'en suis sûr, beaucoup plus que tout ce que votre générosité pourrait imaginer. N'êtes-vous pas de cet avis, chers petits amis?

A. de la R.

NOS CHANSONS POPULAIRES

Collection E.-Z. MASSICOTTE

Tous droits réservés

Meunier tu dors Ronde ritournelle

Moderato

Deux ca-nards déployant leurs ail's, coïn, coïn, coïn, Disaient à leurs ca-nes fi-dèl's, coïn, coïn, coïn, Quand donc fi-ni-ront nos tour-ments, coïn, coïn, coïn, Meunier tu dors, ton mou-lin va trop vite, Meunier tu dors, ton mou-lin va trop fort, Ton moulin, ton moulin va trop vite, Ton moulin, ton moulin va trop fort, Ton moulin, ton moulin va trop vi-te, Ton moulin, ton moulin va trop fort

Air noté par M. J.-B.-A. Tison

REFRAIN (en chaîne)

<i>1ère partie</i>	Meunier, tu dors
<i>lentement</i>	Ton moulin va trop vite,
	Meunier, tu dors
	Ton moulin va trop fort.
<i>2e partie</i>	Ton moulin, ton moulin
<i>avec vitesse</i>	Va trop vite, <i>bis</i>
	Ton moulin, ton moulin
	Va trop fort. <i>bis</i>

Note — Voici comment se chantait cette ritournelle dans le petit monde.

Au 2e couplet on disait *Trois* canards; au 3e couplet, *Quatre* canards, etc.

Les enfants se divisaient en deux bandes de nombre égal et se faisaient face. Pendant le chant des couplets chaque bande s'avavançait l'une vers l'autre.

Au refrain, (1ère partie) on formait la chaîne et l'on tournait lentement. A la seconde partie, l'allure augmentait autant que possible.

J'ai recueilli ma première version d'un écolier nommé Blondin, à Montréal, vers 1885. Depuis j'ai entendu ces couplets comme chant d'aviron ou de marche plusieurs fois. Cependant, c'est en ronde que le morceau a le plus d'effet, j'oserais dire: est plus joli.

E.-Z. MASSICOTTE

LOLOTTE ET CHIFFON

ADOSSÉE au mur rose, assise sur la commode dont l'émail bleu reluisait comme un miroir, Lolotte, — poupée brune, articulée, aux paupières de cire, au visage de porcelaine, — immobile, solitaire, attendait, attendait, et rien n'arrivait...



Pourtant, ce devait être avec une intention qu'on l'avait tirée, une dizaine de mois auparavant, de la valise où, emmaillottée comme une momie, elle avait dormi vingt ans... Vingt ans!.. A vrai dire, nouvelle belle au bois dormant, elle n'aurait jamais cru à un si long sommeil si, à son réveil, les choses et les gens n'avaient eu un aspect si différent. Sa première enfance recula loin dans le passé, quand elle reconnut le visage qui l'éveillait, le sourire, les yeux qui n'avaient pas changé, mais vit qu'ils n'appartenaient plus à une petite fille, et que celle qui avait autrefois joué avec elle était devenue une jeune femme. Lolotte, surprise, ahurie, approximativement mesura les années écoulées...

Tirée du coma, elle s'aperçut dans une glace devant laquelle elle passait dans les bras de son ancienne maman. Elle n'avait pas changé, et elle s'en réjouit franchement. Ses boucles étaient aplaties, défaites, sa robe

s'était fanée, mais c'était le seul ravage du temps. Et elle plaignit celle qui ne jouait plus avec elle, et qui avait vieilli, et elle s'imagina même qu'elle n'avait vieilli que parce qu'elle n'avait plus voulu jouer avec elle!

Mais un peu après, elle eut un moment de douloureuse surprise, voyant revenir la jeune femme une autre poupée dans les bras. Elle jouait donc encore et sans elle? Regardant mieux, elle constata que cette poupée était vivante, qu'elle remuait, gazouillait, et que sa mère, (donc la petite fille qui jouait avec Lolotte autrefois était maintenant une véritable maman?) l'embrassait, la serrait dans ses bras, poussait des exclamations d'émerveillement, baisait et rebaisait les petits pieds, les mains, les bras, le cou, les yeux, le front avec une fureur folle...

—Une fureur folle, se dit Lolotte, une fureur folle...

La jalousie la mordait au cœur. Des regrets l'envahissaient. Et pour occuper les loisirs mornes qu'elle commençait, assise sur la commode, le dos au mur rose, la vieille poupée tour à tour ressassait le passé ou critiquait le présent.

Et elle attendait toujours quelque événement qui ne venait pas... Seule, la bonne, indifférente, à heure fixe, l'époussetait comme un vulgaire objet; et matin et soir, elle revoyait sa maman d'antan venir chercher ou venir reporter le bébé de chair, mais si absorbée, qu'elle n'accordait pas un seul regard à Lolotte désolée...

Ce bébé était-il vraiment si incomparable?... Il y avait de l'exagération... Si c'était une petite fille, elle n'avait pas beaucoup de cheveux...

—Et elle a moins de dents que moi, pensait Lolotte triomphante, ...et c'est à peine si elle se tient assise...

Les cheveux et les dents poussaient, toutefois, le bébé de chair apprit à crier papa, maman, s'agrippa bientôt aux barreaux du joli lit. Le temps passait donc, et la pauvre vieille Lolotte n'avait toujours personne pour la choyer... Elle en pleurait de rage, la nuit quand on ne pouvait pas la voir...

On la changea de coin, un matin. C'était un peu moins ennuyeux. Elle voyait par la fenêtre, et elle se mirait dans une glace. Elle s'examina à son gré. Sa fraîcheur était restée bien intacte. Sa main était toujours potelée et au bout de ses doigts fins, la ligne rose des ongles était bien marquée...

Et puis, elle eut une surprise. Son ancienne petite mère entra un jour dans la chambre, une longue poupée dans les bras, en disant au bébé de chair qui s'en souciait d'ailleurs comme de l'an quarante!

—Un cadeau pour toi, Gaby...

Comme le bébé mettait déjà brutalement ses doigts fins dans les cheveux blonds, elle ajouta:

—Tu joueras avec quand tu seras un peu plus sage... et vint asseoir la poupée neuve à l'autre bout de la commode...

Les poupées restées seules se toisèrent d'un œil contempteur. Sans le savoir, elles étaient de race ennemie, et de plus, une génération les séparait. La jeune fille, ayant l'innocente prétention de l'adolescence, et se croyant très importante, parla la première:

—J'arrive de Paris, je m'appelle Chiffon...

L'autre d'un ton plus humble, qui venait de loin, répondit:

—Moi, c'est en Allemagne que je suis née, mais il y a bien longtemps...

La jeune fille n'eut pas l'air d'entendre, elle bavardait:

—J'ai voyagé en cabine de luxe, pas dans une boîte. J'ai beaucoup vu. On m'a prêtée à une ravissante enfant, un jour, et je me suis promenée sur les ponts. J'ai vu la mer. Et puis, on m'admirait, ma robe est superbe, n'est-ce pas? C'est une copie de grande maison. Ce bleu un peu éteint, c'est beau avec ces appliqués vieux rose? Et mes cheveux, les aimez-vous? C'est la coupe à la mode, en ce moment à Paris. Vos cheveux sont longs? C'est aussi porté... Seulement, vous auriez besoin de voir le coiffeur...

La vieille poupée ne disait rien, mais elle regardait curieusement cette enfant toute neuve qui parlait tant... De quelle composition était donc son visage? Elle s'étonnait. Pas en porcelaine comme le sien, sûrement, et regardant leurs deux petites têtes que la glace reflétait, elle se disait que Chiffon, tout de même, il fallait lui donner ça, avait un visage qui copiait mieux que le sien celui des petites filles vivantes. Mais garderait-elle comme elle vingt-cinq ans son visage frais, lisse, encore exactement coloré? Elle en douta. Et elle demanda à la petite Parisienne si suffisante:

—Te laves-tu?

L'autre répondit, presque indignée:

—Mais non, j'ai le teint bien trop fragile...

Mais les poupées se turent parce qu'on apportait justement le bébé de chair dans son lit. S'approchant de Lolotte et de Chiffon, la maman tendit à sa petite chaque poupée à son tour. La petite leur fit la seule caresse qu'elle savait encore faire, elle leur mit les doigts dans les yeux, et tira leurs cheveux...

—Mon vilain trésor, si tu les traites ainsi, je les cache...

et se parlant à elle-même, elle ajouta:

—Au fait, il serait plus sage de les cacher. Quand Gabrielle sera plus grande, elle sera si contente de les avoir. Maintenant, elle ne peut que les briser...

La petite au berceau, elle prit les deux poupées, les enveloppa d'un drap blanc, les mit dans un grand tiroir. La Parisienne, — comme un oiseau qu'on fait taire en couvrant sa cage d'un voile, — s'endormit tout de suite. L'autre dans le noir monologuait...

—Alors, c'est cela, dans quelque temps, cette petite fille sera notre petite mère, et de nouveau, on m'aimera... Elle devrait m'aimer davantage, il y a si longtemps que je suis de la famille. Et puis, mon visage est lavable, c'est tellement plus amusant... Et Chiffon ne ferme pas les yeux... elle n'a pas les ongles faits, ses mains sont en guenille...

L'optimisme de Lolotte renaissait. Rien qu'à songer que de nouveau on la débarbouillerait, on lui ferait des papillotes, on la changerait de robe, elle sentait son cœur rajeunir...

Michelle LE NORMAND

Historiettes et bons mots

POINTURE

—J'ai les pieds extrêmement sensibles. Vous n'auriez rien de plus large, Mademoiselle?

—Oui, Monsieur, je vais essayer les boîtes.

UNE EXCUSE

—Auguste, on a touché à cette bouteille de cognac.

—Oh! ee n'est pas moi, Madame.

—Vous en êtes bien sûr?

—Oh! oui, Madame, je n'ai pas pu la déboucher.

UNE DIFFÉRENCE

—Quelle différence y a-t-il entre le pain et le vin?

—Quand on coupe le pain, il diminue; quand on coupe le vin, il augmente.

NOUVELLE BONNE

—N'oubliez pas de nettoyer le salon à fond, j'ai des visites tantôt!

—Oh! j'ai pas attendu que Madame me le dise! Il y a trois semaines que c'est fait.

SAGE CONSEIL

—L'alcool est votre ennemi...

—L'Évangile nous dit bien, monsieur le Curé, d'aimer nos ennemis.

—Oui, ...mais pas de les avaler...

LE QUESTIONNAIRE DE LA JEUNESSE

LA MUSIQUE

1. Qu'est-ce que la musique? — C'est l'art de combiner d'une manière agréable à l'oreille les différents sons de la gamme.

2. Quel est le vrai nom de l'instrument de musique que le peuple appelle "musique à bouche"? — C'est un *harmonica*. L'*harmonica* fait la joie des enfants. Quand le violon fait défaut, c'est au son de cette musique que l'on danse dans les campagnes.

3. Où se placent les musiciens pour donner des concerts de fanfare en plein air durant la saison estivale? — Ils s'installent pour cela dans les parcs ou jardins publics. Le pavillon qui abrite les musiciens se nomme *kiosque*, mot d'origine turque qui signifie belvédère.

4. Quelle différence y a-t-il entre le piano à queue et le piano ordinaire? — Dans le piano à queue, les cordes s'étendent horizontalement dans une boîte formant une sorte de queue, tandis que dans le piano droit (14), la table d'harmonie et les cordes sont placées verticalement.

5. Qu'est-ce que le *jazz*? — C'est un genre de musique assez nouveau et original importé de l'Argentine. C'est surtout une musique de danse.

6. Que fixe à son doigt le musicien qui joue de la mandoline? — Une *spatule* ou *médiator* (masc.).

7. Comment s'explique l'existence du *phonoradio*? — La radiophonie ayant menacé de faire disparaître le phonographe, des manufacturiers ingénieux ont imaginé de lancer dans le commerce cet instrument de musique réunissant les avantages d'un phonographe et d'un poste récepteur de radiophonie.

8. A quoi sert le métronome? — Comme le mouvement a une grande importance en musique, on a inventé un instrument qui, par un mécanisme d'horlogerie, en règle automatiquement la vitesse.

9. Comment se nomme l'artiste en violon? — Un *violoniste*. Un violoneur ou violoneux est un mauvais joueur de violon ou un ménestrier de campagne.

10. Qu'est-ce qu'un *stradivarius*? — C'est un violon parfait. Ce nom vient d'un excellent facteur de violons italien ayant vécu au dix-septième siècle.

11. De quoi est composé un *archet*? — D'une baguette et de crins.

Q. Quelles sont les principales parties d'un violon? — La crosse ou volute, les chevilles, le silet, la touche, le chevalet, la queue, l'âme,

les ouës, le manche, les tables, le bouton.

12. Qu'est-ce qu'un *épigona*? — C'est un assouplisseur de doigts. Ce petit appareil a cinq touches à ressort de même largeur que celles du piano. Il permet aux pianistes, violonistes ou autres instrumentistes d'acquérir la souplesse et l'écartement réguliers et progressifs des doigts.

13. Quel agrément procure le phonographe portatif? — Il permet aux voyageurs, touristes, explorateurs, villégiaturistes et pique-niqueurs de se récréer facilement en voyage ou en parties de plaisir.

14. Quel est l'avantage d'un piano automatique? — Avec cet instrument, on peut, sans connaître la musique, à l'aide de pédales, exécuter certains morceaux inscrits sur du papier tourné autour d'un rouleau.

15. La lampe de piano a-t-elle d'autres noms? — On l'appelle aussi lampadaire ou lampe à colonne.

16. Dans quoi place-t-on les morceaux de musique d'un piano automatique? — Dans un casier à musique.

17. Sur quoi s'assoit le pianiste? — Sur un *tabouret*.

18. Que savez-vous de l'*accordéon*? — Bien que simple et naïf, c'est là un des plus doux instruments à vent. Le son est produit par une soufflerie qui met en vibration des languettes de métal. L'invention de l'accordéon ne date que du siècle dernier et on la doit à Charles Buffet, en 1827.

19. Où joue cette musicienne? — Dans une salle de concert; on le voit par les plantes ornementales qui se trouvent en arrière d'elle.

20. Qu'entend-on par *maîtrise*? — On entend par maîtrise soit une école où l'on forme les enfants de chœur au chant de la musique sacrée, soit l'ensemble de ces enfants eux-mêmes.

21. Comment se nomme l'ensemble des instruments à percussion d'un orchestre? — *Batterie*; nous en avons ici une à peu près complète.

22. Avec quoi frappe-t-on la peau d'un tambour pour la faire vibrer? — Avec des baguettes.

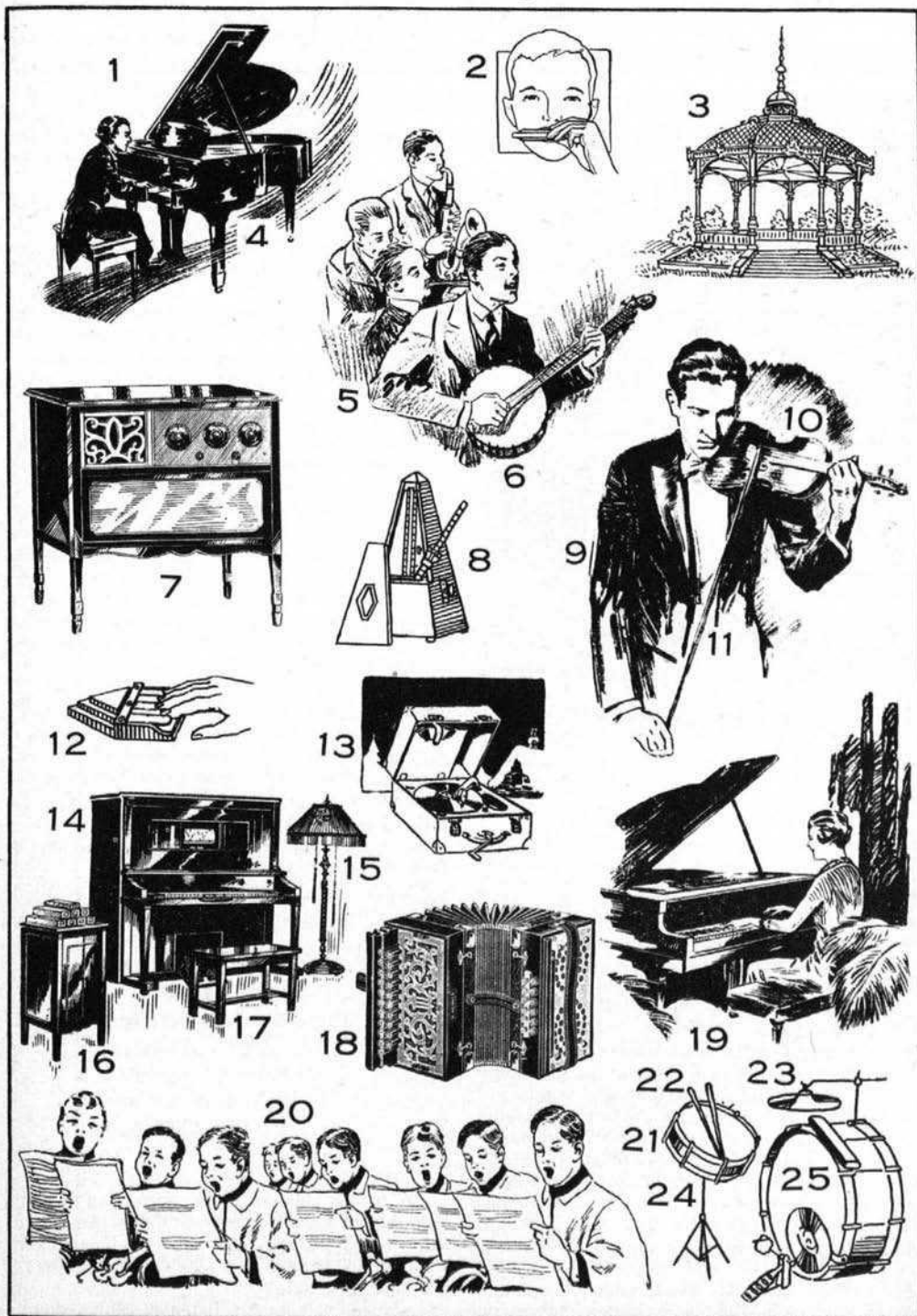
23. Comment fait-on résonner les cymbales? — En les frappant l'une contre l'autre ou avec un objet métallique.

24. Sur quoi a-t-on placé ce tambour? — Sur un *trépied*.

25. Avec quoi frappe-t-on la grosse caisse? — Avec une *mailloche*.

L'abbé Etienne BLANCHARD

LA MUSIQUE



LA LEÇON DE NOS MONUMENTS



*La statue
de l'honorable John Young
près de la Place Royale, à Montréal*

NOTRE beau fleuve Saint-Laurent, libre de glaces depuis près d'un mois, resplendit et miroite sous l'action du soleil de mai. Regardons-le encore et encore, jeunes amis. Admirons ses flots bleus. Ils coulent en chantant, près, bien près de nous. Ah! quels Canadiens, jeunes ou vieux, n'éprouveraient pas d'orgueil à cette vue! Quels Canadiens ne l'aimeraient pas un peu d'amour, ce fleuve qui ravit si bien d'aise, le premier qui vogua sur ses eaux profondes, Jacques Cartier, le Malouin chrétien. Il le nommait aussitôt "le Saint-Laurent", sachant que l'on fêtait ce grand saint martyr en le jour de la découverte de ce merveilleux cours d'eau. Hé! il n'en avait pas encore vu de pareil nulle part, nulle part, lui, un marin expérimenté, pourtant. Puis d'autres vinrent ensuite, Champlain, les missionnaires, des explorateurs, des fondateurs de colonie, des colons hardis, d'habiles canotiers... d'autres,

combien d'autres encore... Tous l'aimèrent ardemment, le grand fleuve, le sentirent bien leur, en leurs cœurs de pionniers héroïques et créateurs.

Eh bien, jeunes amis, le monument que vous avez en ce moment devant les yeux fait revivre l'image d'un compatriote canadien-anglais, qui eut, comme nos splendides ancêtres français, le culte de notre fleuve Saint-Laurent. "Toute sa vie, nous disent les auteurs des *Monuments commémoratifs de la province de Québec*, l'honorable James Young travailla avec grand succès pour l'amélioration du Saint-Laurent. Si Montréal, ajoutent ces auteurs, est aujourd'hui un des ports océaniques les plus importants du Canada, elle le doit à ce citoyen éclairé, qui demeure le principal promoteur des améliorations du chenal du Saint-Laurent entre Québec et Montréal.

Approchons-nous très près du monument. C'est là une belle œuvre, n'est-ce pas? Elle est signée par Philippe Hébert; pouvait-il en être autrement? Merci, d'applaudir le nom et la nouvelle œuvre d'un des chers artistes de chez nous.

Cette statue, à la fois élégante et grave, que vous voyez ainsi s'élever, à l'intersection de la rue des Commissaires et de la Place Royale, fut dévoilée le 4 octobre 1911, par lord Grey, alors gouverneur général du Canada.

Le Gouvernement du Canada et la Commission du Port de Montréal s'unirent pour ériger ce monument à l'un des grands et intelligents amis de notre incomparable fleuve.

Lisons maintenant, au bas de la statue, l'inscription d'honneur qui s'y trouve:

HON. JOHN YOUNG
1811 — 1878
Through whose foresight
Public spirit and energy
Montreal has become
The National port of Canada
Erected 1909

Au revoir, jeunes amis, ayons un dernier long regard d'amitié pour ces belles eaux chantantes. Emplissons nos yeux de leur vision! Puis, filons tous à nos travaux coutumiers... Au mois prochain!

Etienne DE LAFOND

BELLE BERGÈRE

*Dans les champs que mai renouvelle,
Échappés des sombres cloisons,
Chantez vos claires villanelles,
Fillettes et petits garçons.
A grand bruit chassant l'ambiance
Dont l'hiver chagrin s'entoura,
"Belle bergère entrez en danse
Et saluez qui vous plaira".*



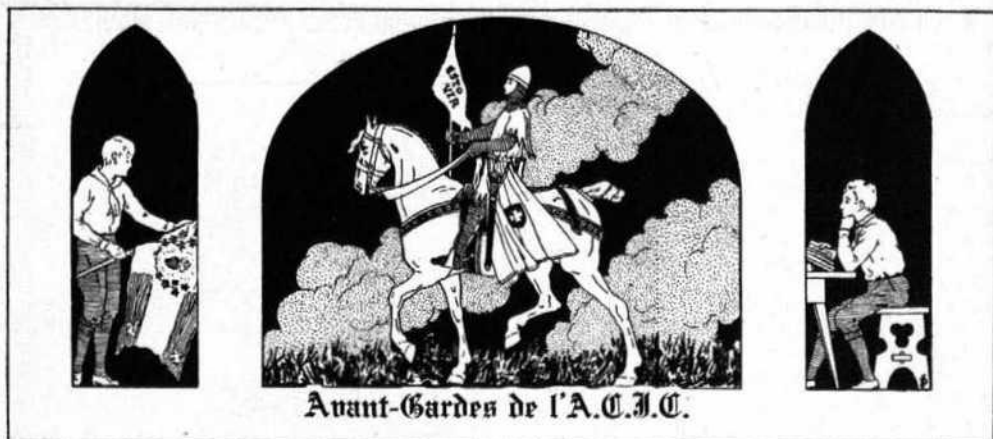
*D'autres qui sautaient, l'âme en fête,
Comme vous sur l'herbe des prés,
Savent de quoi la joie est faite.
A votre tour vous l'apprendrez,
Au chant naïf de l'innocence
Quand l'amour malin répondra:
"Belle bergère entrez en danse
Et saluez qui vous plaira".*

*Maintenant, dans la ronde heureuse,
Leur cœur bat plus intermittent.
Votre ritournelle joyeuse
Les berça pendant si longtemps.
Mais au branle de la cadence
Tant qu'un accord les soutiendra,
"Belle bergère entrez en danse
Et saluez qui vous plaira".*

*Le printemps, ce matin étrenne
Une âme neuve de gamin,
Sur la montagne et dans la plaine,
Dans la poussière des chemins.
Sur la tige qui se balance
Une fleur nouvelle éclora
"Belle bergère entrez en danse
Et saluez qui vous plaira".*

Lionel LÉVEILLÉ

CHANTE ROSSIGNOL, CHANTE...



Avant-Gardes de l'A.C.J.C.

UNE AFFILIATION

LE Comité central avait le plaisir d'affilier récemment l'avant-garde BEAULAC, de l'école Saint-Viateur, en la paroisse Sainte-Cécile de Montréal.

Voici le conseil de l'avant-garde.

MEMBRES HONORAIRES

Directeur d'honneur:

Monsieur l'abbé Ed. Beaulac,
curé de Sainte-Cécile

Présidents d'honneur:

M. Fortunat Mérineau
M. J.-Charles Labelle
M. François Bertrand

Membres actifs

Directeur	R. F. Daoust, e.s.v.
Aumônier	M. l'abbé Chs Robillard
Modérateur	F. L. Villeneuve, e.s.v.
Président	Paul Rochon
Vice-président	Roland Boivin
Secrétaire	Paul Desjardins
Trésorier	Armand Brosseau
Sec.-correspondant	Gérald Rousseau

Comités

De critique	Du bon parler français
Prés. M. Cloutier	Gérard Labelle
V-prés. P. Rochefort	P.-E. Proulx
Sec. A. Archambault	Jean Gosselin

Ce fut une fête très bien réussie.

Le R. F. Directeur avait invité M. le curé, le président général de l'A. C. J. C., des anciens de l'avant-garde, les professeurs de l'école et les élèves des hautes classes.

Un programme varié sut intéresser l'auditoire jusqu'à la fin. La place manque pour reprendre en particulier chacun des numéros de chant, de déclamation, de lecture, pour souligner l'importance et la belle tenue des rapports. Je me permettrai cependant quelques remarques.

Un débat eut lieu sur cette question historique: "Qui est le plus célèbre, Montcalm ou Lévis?" MM. P. Rochon, P. Rochefort et J. Dagenais de l'école Saint-Viateur se firent les avocats de Montcalm. MM. Fr. Bertrand, E. Carignan, R. Masson, tous trois de l'École supérieure Saint-Louis et anciens de Saint-Viateur, défendirent la cause de Lévis.

Ces débats, bien préparés, constituent l'un des meilleurs moyens de formation pour les jeunes.

Tout d'abord il y a le travail de recherches: les adversaires consultent maints ouvrages, lisent, comparent, prennent des notes. Ensuite la nécessité d'exploiter cette documentation riche et dispersée pour les fins de la discussion oblige les jeunes intelligences au travail de classement, à l'ordre, à l'art de préparer et de défendre un point de vue. C'est le profit intellectuel.

Il y a le profit moral. Un débat est une lutte qui exige des règles de loyauté. Leur droiture naturelle se fortifiera par la résistance qu'elle opposera aux tentations toujours engageantes de forcer les textes, de les tronquer peut-être, pour servir la cause.

La discussion elle-même offre de multiples avantages. Les jeunes sont exposés à pécher par excès de voix, d'interruptions, d'interpellations. Ils parlent souvent ensemble. Ils mangent leurs syllabes, essaient de bien parler et souvent leur habitude de mal prononcer revient au galop. La multiplication de ces discussions les habitue donc au sang-froid, à la bonne prononciation, au choix des mots. Un

observateur découvre les qualités d'aplomb, de manœuvre habile et bien amenée, de raisonnement serré, de réplique spontanée et irrésistible qui décèlent un tempérament de lutteur et de meneur.

L'avant-garde BEAULAC nous servit une indiscutable démonstration du parti qu'on peut tirer de ces joutes intellectuelles, logiques, oratoires, mises à la portée des jeunes.

L'assistance entière s'intéresse à ces exercices vivants et profitables.

Longue vie aux nouveaux avant-gardistes. Bienvenue à leurs rapports, à leurs nouvelles dans nos deux pages de l'*Oiseau bleu*.

CE QU'IL FAUT SAVOIR

Le mois de mai ramène tous les ans la fête de Dollard, fête de la jeunesse, fête de la race. Par une coïncidence peut-être voulue, cette fête, c'est le printemps qui nous la donne, saison des bourgeons éclatés, saison des promesses, saison de la nature exubérante. Oui coïncidence remarquable, car Dollard et son époque, c'est le printemps de notre race, c'est la montée de cette sève héroïque, c'est l'explosion de cette vitalité intarissable dont une race est sortie, dont elle vit encore, pour de perpétuelles destinées.

Depuis Garneau qui a retiré nos grands hommes d'un passé trop vapoureux, nous avions admiré, l'une après l'autre, ces "perles ignorées" dont parle Fréchette. Nous ne nous étions arrêtés à aucun des héros ou des héroïnes, dont la vie pût devenir la source continuelle pour nous des raisons de vivre, du courage de résister, de l'énergie d'avancer, de la gloire de vaincre. On déplorait donc depuis longtemps l'absence d'un héros qui pût incarner tous nos idéals.

Une campagne d'idées fut menée avec habileté et brio, en faveur de Dollard, par M. l'abbé Lionel Groulx. Ce professeur de fierté nationale a dépouillé l'enseignement de l'Histoire du Canada de la poussière d'oubli, d'ignorance, de timidité qui la recouvrait. L'histoire de notre race, à la Lionel Groulx, c'est la conscience d'un peuple qui se connaît, qui se compare et qui se redresse.

Peu à peu le projet de choisir Dollard s'imposa. L'unanimité se fit. L'enthousiasme supprima les derniers obstacles et Dollard aujourd'hui se dresse au front de notre histoire comme un panache blanc qui entraîne les jeunes sur le chemin de l'honneur, du devoir et de la lutte.

L'A. C. J. C., qui existait depuis plusieurs années lorsque l'opinion publique fut saisie de ce projet, s'avança la première, prête à l'appuyer, à en précipiter la réalisation.

Pendant plusieurs mois la figure de Dollard, grâce à des écrits, à des conférences, à toute

une propagande par la parole, par le tract, par le journal, par la revue, s'était imprimée dans les esprits et dans les cœurs. Il fallait, pour l'avenir, la couler dans le bronze, la perpétuer par une fête annuelle.

L'A. C. J. C., la première, organisa alors une souscription pour élever un monument.

L'Action française et d'autres sociétés se joignirent à elle, si bien qu'après beaucoup d'efforts, de démarches, de requêtes, de déboires (souvent) de consolations (plus souvent), la somme nécessaire était recueillie. M. Alfred Laliberté, après un concours entre sculpteurs, exécutait le monument Dollard du Parc LaFontaine et celui de Carillon.

L'A. C. J. C. depuis a multiplié par l'entremise de ses cercles et de ses avant-gardes les bustes du héros. Elle en a officiellement offert un à l'Université Laval, au Parlement de Québec et au Parlement d'Ottawa.

De plus chaque année le 24 mai dans tous les coins du pays, d'Edmonton, Alberta, à Pointe-à-l'Église en Acadie, dans les écoles, dans les collèges, dans le public, on célèbre Dollard qui ainsi, par l'A. C. J. C. surtout, est devenu le généralissime de tous nos enthousiasmes.

A PREVOIR

Aux avant-gardes donc de préparer en leur milieu la fête du héros national. C'est pour chacune d'elles une mission acéjiste. Chacune la remplira... à la Dollard, c'est-à-dire parfaitement.

A L'HONNEUR

Il faut féliciter les avant-gardes *Saint-Eusèbe*, de l'École Meilleur et *Notre-Dame*, de l'École supérieure du Plateau pour leur générosité envers les pauvres du refuge *Ignace-Bourgel*. Elles ont contribué à soulager leur misère et à leur apporter, au milieu des rigueurs de l'hiver, de la nourriture, de la chaleur, du bien-être et du bonheur.

FIN D'ANNEE

Mes chers amis, la fin de l'année approche. Mai, juin, deux mois très courts, coupés de congés, d'examen et ce sont les vacances. Il est de circonstance de vous donner deux conseils. Je sais que vous n'en manquez pas par le temps qui court. Permettez que je vous les adresse en toute confiance.

Tout d'abord préparez bien vos examens. Des avant-gardistes qui pratiquent "l'étude" mieux que les autres (ils devraient le faire du moins) ont l'obligation de réussir, surtout de faire leur possible.



Courrier de la Fauvette



STELLA MARIS



MAI!.. semence de vie, de jeunesse, de bonheur! Mai, soleil doré, égayant les foyers et les cœurs! Mai, par-dessus tout, mois de notre "Maman du Ciel", de cette Mère dont on expérimente chaque jour et la tendresse et la protection. Mère par excellence, dont le cœur, abîmé de sollicitude, guide les pas de ses enfants d'ici-bas, les sauve, les choie maternellement et conjure les périls les plus menaçants.

Mes bons amis, je ne pourrais laisser se passer le "joli mois de mai" sans venir vous dire une légende, connue sans doute, mais qui vous montrera que tout appel, lancé avec foi et amour vers Marie, ne reste pas sans réponse, voire même, immédiate et palpable.⁽¹⁾

"Reine des flots, sauvez-nous! *Stella Maris*² ora pro nobis"... L'orage fait fureur. Le ciel, si bleu tout à l'heure, se macule³ de formes grises. Le soleil se voile. La mer sans fond soulève rageusement ses eaux. L'oiseau n'y trempe plus son aile. Là-bas, sur le grand océan, une nacelle partie de France depuis quelques semaines vogue péniblement. Ce vaisseau, hier bercé câlinement par les flots bleus, est maintenant ballotté sans pitié! Le tonnerre gronde. Les nues sont sillonnées de zigzags étincelants. La pluie, en longs fils d'acier, tombe dru.

"Ave Maria... Mère de Dieu, ayez pitié de nous". Les voix dominent le tumulte des flots et montent vers Dieu. Ce navire en détresse lutte désespérément contre les éléments en furie. Ses mâts craquent, de larges échancrures⁴ apparaissent aux voiles, son gouvernail se brise, ses flancs vont bientôt céder et l'âme de tout cet équipage est envahie de désespérance.

"O Dieu, pitié pour vos enfants"... Et les supplications s'élèvent toujours vers le firma-

ment de feu. La rafale va son cours. Des bouillons d'écume lèchent le navire... Il va sombrer! Il sombre! Mais non... Marie, reine des matelots, ne peut abandonner cet esquif infortuné sur lequel sont gravés ces mots: *Ave Maria*. Son bras protecteur et maternel annihilera⁵ la force des puissances déchaînées, car son serviteur est là, sur le pont du navire, les mains tendues vers Elle. C'est Mgr de Laval qui lui promet les âmes des terres vierges⁶ du Canada. Il lui consacre toutes les personnes qui vont le seconder dans son apostolat, dans sa conquête d'âmes païennes. De plus en plus suppliantes et ferventes, les prières montent des cœurs de ces chrétiens, allant volontairement vers l'exil afin d'étendre à l'infini le règne de Dieu.

Soudain, une inspiration vient frapper l'esprit de Mgr de Laval: "Y a-t-il un enfant parmi l'équipage", dit-il. L'innocence ne peut qu'apaiser le courroux divin. Puis, prenant le chérubin que deux bras maternels lui présentent, il l'élève au-dessus des vagues écumantes et supplie la Reine des malheureux de sauver ses enfants. O miracle!.. La Vierge, que jamais on n'invoque en vain, a vu le mouvement de ce fils confiant. Subitement, les flots se calment, vaineux par une force surhumaine. L'horizon s'éclaircit, les nuages se dissipent et le ciel semble sourire dans sa sérénité. L'esquif est sauvé et des bataillons d'âmes seront conquis à Dieu dans le Nouveau-Monde.

Ceci, chers miens-oisillons, est pure fiction⁷ historique, mais, vous est-il déjà venu à l'esprit de songer à tous les périls affreux auxquels s'exposèrent les premiers missionnaires et toutes les âmes assoiffées de dévouement, qui se dépensèrent sur notre sol? Les débuts de la colonie furent pénibles et la moisson n'a fleuri qu'en creusant des sillons profonds, sillons fécondés par les sacrifices, l'abnégation

et les souffrances les plus atroces, sillons arrosés par le sang généreux des martyrs...

Soyons reconnaissants, petits frères et gentilles sœurette, à ceux qui, non seulement, firent prospérer matériellement "les quelques arpents de neige" dont parlait Voltaire, ⁸ mais, n'oublions jamais ceux qui nous donnèrent la semence de la vraie religion, en même temps, que la saveur exquise du doux parler de France.

FAUVETTE

Explications: 1—évidente. 2—Étoile de la mer, priez pour nous. 3—se couvre. 4—déchirures. 5—détruira. 6—ineultes, non défrichées. 7—légende. 8—Poète et prosateur français 1694-1778.

Correspondance

Bambino — Bienvenue de Fauvette à son nouvel oisillon. Puisse-t-il fraterniser avec tous nos gentils amis du Coin. Fauvette aimerait à faire plus ample connaissance avec vous... A bientôt.

Abeille de Marie — Merci des bons vœux. Vous êtes une amie délicate, au cœur débordant d'affection. Merci de la bonne missive. Je compte y répondre longuement. Union de prières toujours. Cordial au revoir.

Muriel — Vos petits protégés auront de nouveau, en un envoi prochain, des revues variées, pleines de leçons de patriotisme et propres à faire triompher en ces jeunes âmes, l'idée du Beau et du Bien. Au revoir.

Alex D. — Vilaine! Où donc avez-vous transporté vos pénates? Vite, venez me donner signe de vie et me dire ce à quoi se passe votre séjour sous le ciel québécois. Je ne vous oublie pas, allez!

Brian d'herbe — Votre poésie m'a fait grand plaisir. Votre âme sait comprendre la vraie Beauté. Continuez à développer ce talent littéraire et cela, en vue d'augmenter l'essor de notre poésie canadienne-française.

Miss R. — J'ai parcouru votre album à découpages. Que de richesses! Que de pensées! Que d'idées!.. N'est-ce pas que vous m'accorderez un "nouveau régal" en me prêtant le tome qui fait suite. A bientôt et bonnes amitiés.

Jeannine — J'espère que les vacances estivales multiplieront nos promenades amicales et nos tête-à-tête intéressants qui, autrefois, faisaient le charme de notre amitié... Puisse ce souhait se traduire en douce réalité. Amitiés.

Feu Follet — Amical au revoir et union toujours fraternelle et intime. Amitiés.

Sœur Jeanne a expédié toutes les esquisses graphologiques ci-dessous mentionnées: *Made-*

leine Gilbert, Gertrude Godbout, Madeleine Fontaine, Waterloo; Berthe Nadeau, Rivière-du-Loup; M.-Jeanne Daigneau; Simone Legault; Maude Laroc; Marie-Rose Pichette; Marthe Villeneuve; Gilberte Alarie, Trois-Rivières; Andrée Plamondon; Gertrude Paul, Québec; Gabrielle Moreau, Arthabaska.

A tous, amical bonjour!

C. F.

GRAPHOLOGIE

Telle écriture, tel caractère! C'est ce que vous dira Sœur Jeanne, notre graphologue, pourvu que vous envoyiez, chers amis, dix lignes de votre écriture sur papier *non réglé*, et de votre *composition personnelle*, le tout, accompagné de la modique somme de vingt-cinq sous.

Adressez: SOEUR JEANNE

L'OISEAU BLEU

1182, rue Saint-Laurent

Montréal, P.Q.

(Suite de la page 125)

Ensuite prenez la résolution de continuer vos études. Aujourd'hui une instruction de 6ème, même de 8ème ne suffit plus. Voulez-vous aborder la vie avec des moyens suffisants pour arriver aux premiers rangs, persévérez. Poursuivez vos études à l'école primaire supérieure, ou à l'École technique. Devenez une compétence. Plus tard on ne regrette pas ce qu'on a appris, mais ce qu'on n'a pas appris.

Done, travail pour maintenant, avant les vacances et après les vacances, persévérance dans les études.

Adressez toutes communications à

Avant-gardes de l'A. C. J. C.

60, rue Saint-Jacques Ouest

Bureau 701

MONTRÉAL, P.Q.

COMME UN RICHE

—Et votre fils, Madame Michu?

—Oh! Il est quasiment comme un riche, à Paris. Il roule carrosse toute la journée.

—Vraiment.

—Dame! Il est conducteur de taxis.

LETTRE A MARTHE

MONTCALM

V

SOURCES DU CONFLIT ENTRE VAUDREUIL ET MONTCALM

NOUS avons dit précédemment que le gouverneur ne voyait pas arriver Montcalm, avec une satisfaction sans mélange.

Vous connaissez sans doute les causes de la mésintelligence qui éclata entre Vaudreuil et Montcalm, dès leurs premières entrevues, et qui exerça une influence si funeste sur les événements qui marquèrent la fin de la domination française.

Montcalm était bien le commandant en chef des troupes envoyées de France, mais de par les ordres du roi, il se trouvait subordonné en tout au gouverneur, qui ne connaissait rien à l'art militaire.

Par ailleurs Vaudreuil était plus au courant des habitudes du pays que Montcalm. Il était initié aux volte-face de la tactique indienne et appréciait beaucoup la discipline et la stratégie coloniales, auxquelles Montcalm n'attachait pas assez d'importance.

Montcalm avait tort de dédaigner ces moyens de défense, car les opérations militaires de la Nouvelle-France, qui consistaient surtout en surprises et en embuscades, différaient totalement de celles qu'on pratiquait dans les armées de Louis XV.

Dans cette mésentente, qui fut d'ailleurs partagée d'une part, par les troupes de France, et d'autre part, par les officiers de la colonie, on sent aussi le préjugé métropolitain aux prises avec le préjugé colonial. Puis ce qui exaspérait la vivacité de Montcalm, c'était le caractère indécis et prétentieux du gouverneur. En somme, il est clair que Montcalm éprouvait un dédain instinctif à l'endroit de Vaudreuil qui payait ce dernier d'une aversion profonde.

Heureusement que Lévis était là, comme nous le verrons par la suite pour concilier les choses: par un singulier privilège, il avait l'avantage d'être l'ami intime de Vaudreuil, et en même temps, le confident de Montcalm.

Durant son séjour à Montréal, Montcalm fit connaissance avec les Iroquois. Ceux du Sault Saint-Louis vinrent le complimenter de son arrivée, et lui offrirent un collier.

Montcalm leur assura qu'il irait leur rendre visite. Toutefois, il sortit sans enthousiasme de cette entrevue drôlatique. Le marquis écrivait plus tard qu'il fallait vraiment une patience d'ange pour endurer les Iroquois. Il ajoutait: «Vous ne le croiriez pas, ces sauvages portent

toujours à la guerre, un miroir pour bien se barbouiller de diverses couleurs, arranger leurs plumes sur leur tête, leurs pendeloques aux oreilles et aux narines. Vous les prendriez pour des diables ou des mascarades.»

A peine Montcalm était-il arrivé au Canada, qu'on apprit que les Anglais voulaient tenter un suprême effort pour s'emparer de la colonie. Montcalm n'avait à opposer à cette puissante armée que 14,000 soldats mal nourris, mal chaussés, mal payés et qui n'avaient d'autres munitions de guerre que celles qu'ils prenaient à l'ennemi. Cependant, vers la fin de juillet, le gouverneur et Montcalm décidèrent qu'on prendrait l'offensive et que la première opération militaire se dirigerait sur le fort Chouauguen ou Oswégo. Ce fort situé sur le lac Ontario, était une source de périls et d'appréhensions pour la Nouvelle-France, parce qu'il assurait la domination des Anglais, sur les grands lacs.

Cette campagne s'effectua très rapidement. Montcalm, avec une flottille de 3,200 hommes, débarqua à Oswégo dans la nuit du 11 août. A la faveur de la nuit, et à la clarté des étoiles, on se hâta d'opérer le débarquement des troupes, des vivres et des munitions. Le lendemain, on ouvrit des tranchées, et les travaux terminés, on projeta un feu continu sur la garnison anglaise qui riposta vigoureusement. Ce siège dura trois jours. Le 14 août, les événements se précipitèrent. Un boulet parti de la batterie anglaise alla couper en deux le colonel Mercer, commandant d'Oswégo, et ce tragique incident acheva de désorganiser l'armée anglaise, qui résolut de capituler: 1,700 hommes se constituèrent prisonniers de guerre. L'ennemi avait perdu 150 soldats, tandis que Montcalm n'eut que 6 combattants de tués.

Malheureusement après cette expédition aussi rapide que glorieuse les sauvages se permirent une équipée tout à fait hors du programme. Après avoir défoncé des barils de rhum qui se trouvaient dans le fort, ils fêtèrent la victoire en massacrant des prisonniers anglais. Ce désordre affligea beaucoup Montcalm, qui ne parvint à apaiser les barbares que par des présents.

Le vainqueur revint à la fin d'août à Montréal, où on chanta un *Te Deum* solennel pour remercier Dieu de cette victoire; dans tous les foyers canadiens, le long des deux rives du Saint-Laurent, on commençait à prononcer le nom de Montcalm avec confiance et admiration.

MIREILLE

À L'ÉCOLE DES HÉROS

CHAPIRE II

CHEZ THOMAS GODEFROY DE NORMANVILLE
(Suite)

—Vous n'alliez pas sortir, M. de Normanville. Ce que j'en serais marri! Je vois autour de votre cabane beaucoup de choses intéressantes.

—Des munitions, encore des munitions, n'est-ce pas, mon garçon? C'est cela que tu qualifies d'objets intéressants?

—Mais oui. Je suis un soldat, un vrai, moi aussi." Et Charlot raidit fièrement son buste gracile.

—Tu te prends joliment au sérieux, en tout cas. J'ai vu cela hier soir. Mais si tes attitudes martiales en imposent parfois à ce froufrou de Marie de la Poterie, et à ta jolie sœur, avec moi, tu sais,...

—C'est vrai qu'elle est jolie, bien jolie, ma Perrine", interrompit Charlot, tendre et rêveur.

—J'ai toujours pressenti, va, qu'elle serait mieux réussie que toi au physique." Normanville, narquois, détaillait avec plaisir la mine fière, pas très vigoureuse ni très haute encore, du plus brun, du plus charmant petit fantassin qu'on pût imaginer.

—Je préfère les hommes braves, M. de Normanville.

—Et tu l'es?

—Il y a de l'espoir. Vous êtes mon modèle."

Normanville resta un moment interloqué. En fait de riposte, il était bien servi. Et puis, c'est qu'il ne raillait pas, ce fougueux enfant. L'interprète en ressentit de l'ennui. Cette admiration n'allait guère à son être modeste et simple. Mais comment le reprocher à Charlot?.. Et, à quoi bon?.. Il est si doux, si stimulant aussi, dans la jeunesse, de croire absolument en quelqu'un. La désillusion vient toujours assez tôt. Bah! qu'il eût été courageux à l'excès, une heure, un jour, peut-être le lendemain il était redevenu faillible, sans auréole, un pauvre humain rivé à son humble tâche quotidienne... Oui, les yeux de Charlot se dessilleraient assez vite, patience!

Au bout de quelques instants de silence, Charlot qui se promenait et regardait curieusement, ici et là, revint s'appuyer à la table où s'affairait l'interprète.

—C'est égal, M. de Normanville, malgré ma bravoure, je tremble devant mon commandant. Mais aussi, il est si sévère pour moi, M. de la Poterie.

—C'est pour compenser notre faiblesse à ton égard, petit fou.

—Mais... mais que faites-vous là, grand ami, s'écria soudain Charlot. Il suivait l'interprète

des yeux avec surprise. Pourquoi sortez-vous à nouveau vos habits de gala?"

Normanville venait de déposer sur la table sa casaque en drap écarlate, ses hauts-dechausses garnis d'ornements pompeux, son chapeau à panache blanc, ses gants à franges grises et jaunes.

—Voici, mon petit Charlot. Je désire faire bonne figure au dernier Conseil. Il faut, vois-tu, que l'on puisse toujours comparer favorablement les "capitaines français" aux splendides sauvages, parés avec recherche, que seront sans doute encore notre ami Algonquin, Piescaret ou le chef de l'ambassade iroquoise, Kiotsaeton. Ah! celui-ci, si tu l'avais aperçu à la grande assemblée de la paix, il y a quelques semaines, alors que tu étais si souffrant! Quel homme magnifique, comme taille, comme prestance, comme éloquence aussi!

—Cet Agnier appartient à la tribu de mes ravisseurs d'autrefois, je vous l'ai dit déjà M. de Normanville! Il est illustre depuis longtemps déjà parmi les siens. Mon ami Kinaeton lui est apparenté de près. Cela me servit beaucoup jadis, en ma captivité. Car, quoique plus âgé que moi de trois ans, nous étions devenus, Kinaeton et moi, après nous être querellés, défiés, mesurés, les meilleurs amis du monde. Il n'était pas du tout cruel, celui-là, du moins pour moi. Mais quel orgueil, quelle tête volontaire il avait, il a encore!

—Je m'étonne que tu ne sois pas tombé chez moi ce matin, en compagnie de cet ami sauvage. Il court nos bois avec délices, peut-être? Hé! s'en sont-ils donnés tout l'hiver, Messieurs les ambassadeurs iroquois. Notre forêt n'a plus de secret pour eux.

—Oui, les Algonquins en sont-ils assez mécontents!

—C'est que, comme quelques-uns d'entre nous, ils ne croient pas du tout à leur sincérité. Simon Piescaret, par exemple, les foudroie du regard plus souvent qu'à son tour. Ah! si notre bon Guillaume Couture n'eût pas été ainsi qu'un tampon bienfaisant, entre eux tous, cet hiver, que ne serait-il pas survenu? Enfin... qui vivra, verra!.. Pourvu que ce ne soit pas, ajouta plus bas l'interprète, qui mourra, verra!

Charlot avait repris sa randonnée à travers la cabane. Il poussa bientôt une exclamation de plaisir: "Oh! quel bijou, que ce pistolet!.. Eh! eh! il est chargé, tout prêt... Si je l'essayais!.. M. de Normanville, supplia-t-il, en se retournant, venez avec moi. Ayons une séance de tir. Depuis ma maladie, je touche si rarement à un pistolet. Vous jugerez de mes progrès... "étonnants", a bien voulu admettre mon commandant ce matin même. J'ai tué un merle au

vol, en sa présence. Si j'en étais satisfait!.. Au moins, finit mélancoliquement Charlot, cela compensera pour mes insuffisances, comme cœur ou comme canotier!

—Voyons, voyons, mon petit Charlot, pas de ces tristesses vaines.

—Dites-moi, M. de Normanville, pourquoi suis-je donc aussi fluet, moi?" Charlot soupirait en toisant avec dédain sa légère personne.

—Tu te tortifies chaque année.

—Peuh!

—Tu n'as que dix-sept ans.

—Voyez-vous, je me souviens que notre mère n'était pas robuste. J'ai peut-être hérité de sa...



—Charlot, je te défends de parler ainsi. Notre forêt canadienne finira par avoir raison de ta constitution, beaucoup moins délicate que tu ne crois. Et puis, sois fidèle, n'est-ce pas, aux longues courses quotidiennes, en pleine forêt, en quelque saison que ce soit. Adonne-toi, le printemps venu, au métier de canotier...

—Oui, oui, oui... Mais venez, oh! venez maintenant, M. de Normanville. Ce pistolet, quel amour!.. Vous choisirez les buts!.. Vous fixerez vous-même les distances!..

—Tut, tut... J'en ai encore pour quelques instants, ici. Ces deux pierriers doivent être remplis.

—Laissez-moi vous aider.

—Merci. Régalez-moi plutôt de ces jolies variations sur l'air de: *A la claire fontaine*. Tu as ta flûte?

—Elle ne me quitte jamais.

—Voilà, petit, une belle compensation "à tes insuffisances", comme tu dis: ton talent de flûtiste.

—Pour un soldat, à qui cela mène-t-il d'être musicien? A quoi cela sert-il?

—A charmer nos ennemis sauvages, pour une chose, au moins. Ça n'est pas à dédaigner. Rappelle-toi si ma voix, pourtant bien ordinaire, de baryton m'a valu des succès auprès

des Agniers durant ma captivité... Allons, prélude.

—C'est donnant donnant, vous savez?

Charlot n'en était qu'à la troisième variation du thème de la chanson, lorsque son chien entra en bombe, aboyant, et tout frétilant. Normanville, les yeux à la meurtrière, dit tranquillement: "C'est Perrine, en compagnie de Marie de la Poterie et de Jean Amyot... Sortons. J'ai terminé mon travail... Tiens, te voilà avec une audience, ma parole! Pique-toi d'honneur, mon Charlot, hein!"

CHAPITRE III

PROUesses

En apercevant Normanville et Charlot, à la porte de la cabane, les promeneurs hâtèrent le pas.

—M. de Normanville, annonça aussitôt Amyot, ma présence, ici, n'est pas seulement un plaisir que je me permets, je suis chargé d'une mission.

—Oui, trancha vivement Marie de la Poterie. Et, figurez-vous, père a dû déléguer monsieur, auprès de vous, de force... de force, parce qu'il a compris que nous aimerions à l'accompagner, Perrine et moi.

—Oh! Mademoiselle!.. fit en rougissant Jean Amyot.

—Marie, comment peux-tu dire!.. s'exclama Perrine.

Les deux protestations s'élevèrent avec une telle simultanéité, qu'elles compromettaient bien un peu les sentiments de ceux qui les lançaient. On rit beaucoup, tout en se permettant encore des mots taquins à l'adresse de l'interprète. Il s'empressait avec Charlot d'installer à la porte de la tente une bancelle pour les jeunes filles. Normanville, qui examinait avec soin son pistolet, se retourna tout à coup:

—Amyot, quel est ce message dont vous a chargé le commandant? Dites vite, car je vous retiens tous ici, pour un quart d'heure. Charlot va nous gratifier de quelques prouesses au tir. Nous l'applaudirons."

—Ou nous nous moquerons de lui, s'il échoue, ajouta Marie de la Poterie. Mais c'est délicieux, cela. Tu veux bien, Perrine?

—Du moment que M. de Normanville le permet, je n'ai rien à objecter.

—M. de Normanville, voici, apprit Amyot, nous avons l'ordre de nous rendre au fort pour une heure de relevée. Il y a de nouveau concile plénier d'interprètes, aujourd'hui. Bien entendu, François Marguerie et le sieur Hertel en seront.

—Entendu, fit laconiquement Normanville qui se hâta de préparer les buts pour la partie de tir. Charlot, qui le suivait, cria à Perrine en désignant son chien, qui gambadait autour de lui:

—“Perrine, de grâce, appelle Feu. Retiens-le auprès de toi.

—“De force... comme M. l'interprète allant au bois,” finit l'incorrigible Marie de la Poterie. Elle regardait sa compagne caresser avec grâce le danois accouru à son appel. Il se coucha à ses pieds.

Oh! que la jeunesse de Perrine, toute pénétrée de gravité, était reposante à regarder par ce tiède matin de soleil! Ses cheveux blonds, rangés en boucles mutines, répandaient la chaude lumière sur son fin visage. Ses yeux gris, d'où la pensée n'était jamais absente, se levaient avec une expression un peu lointaine, un peu mystérieuse... Mais il en était toujours ainsi. Il fallait sans cesse conquérir ce regard qu'une vision intérieure tenait recueilli, comme tourné vers le dedans. Le commandant La Poterie, avec sa vive affection paternelle pour l'orpheline, disait parfois, en lui adressant la parole: “Perrine, ma jolie Madone...” Très pieuse, peut-être la jeune fille eût-elle demandé à Mère Marie de l'Incarnation de la recevoir au nombre de ses filles, si des soins filiaux à rendre à Madame Le Gardeur, sa protectrice vieillissante, si surtout son amour fraternel exigeant, ne l'eussent retenue dans le monde. N'étaient-ce pas là autant d'impérieux et attachants devoirs, vœux par la Providence?

Perrine s'apercevait fort bien de l'affection grandissante de Jean Amyot, pour elle. Elle l'acceptait en souriant. Son esprit délicat jugeait que ce sentiment comblerait un peu le vide de cette existence d'orphelin. Cela seul, d'ailleurs, l'avait rapprochée de l'interprète. Elle se promettait d'être pour lui, aux heures essentielles, une sœur aimante et dévouée. Et Amyot?... Amyot aussi, ne croyait qu'à un attachement fraternel, très paisible. Ah! tous deux, ces beaux et sains enfants de la forêt, ne savaient guère où même parfois le cœur, avec sa logique particulière, si déconcertante.

Jean Amyot était d'une nature spontanée, vive, frémissante. En quête continuelle d'action, il ne le cédait à personne en fait de vaillance, d'adresse, de témérité même parfois. On lisait cependant, sur son intelligente physionomie, une heureuse intervention du bon sens réfléchi. Peut-être la douce figure de saint Joseph, gravée avec art sur la garde de l'épée du jeune homme, expliquait-elle mieux que tout la réserve que s'imposait souvent ce cœur ardent de vingt-cinq ans?

Charlot prenait maintenant une excellente position de combat. On voyait à une petite distance, à gauche, causer et rire le groupe bienveillant des spectateurs. Normanville se plaça en arrière de Charlot. Il tenait à commander le feu. Eh! l'interprète se prenait malgré lui au jeu. Il s'irritait d'un échec... possible, après tout. Voyant Charlot tenir son pistolet dans

sa main gauche, avec une nonchalance, gracieuse peut-être, mais un peu présomptueuse, il fronça les sourcils et toussa significativement. Mais non!.. Il faisait erreur! La main droite de Charlot, en cet instant, saisissait avec une maîtrise parfaite, et selon toutes les règles de l'art, la crosse de l'arme, tandis que la main gauche, lentement, se replaçait en attitude de tir. Normanville respira mieux.

—“Es-tu prêt, Charlot?” demanda-t-il gravement, observant la rigoureuse exactitude d'un professeur.

—Oui.

—Attention!.. Feu!.. Un!.. Deux!.. Trois!”



Au commandement: “Feu!”, Charlot avait élevé rapidement l'arme; puis, tout en serrant graduellement la détente, il faisait partir le coup, avec une virtuosité classique, bien avant le trois fatidique.

—“Bravo! bravo!” cria-t-on.

Normanville rayonnait. “Tu peux faire mieux, mon petit sournois, je vois cela. Tu t'es payé notre tête, cette fois, hein! Attends un peu!”

—Une autre épreuve, M. de Normanville, une autre épreuve, cria Marie de la Poterie. Eh! j'en pourrais faire autant, moi!”

La fine mouche avait vu elle aussi, l'amusement ironique de Charlot. Elle s'en vexait. Charlot riait, saluait, railleur et satisfait.

Un nouveau bouleau fut choisi, cette fois assez éloigné. Une marque infime y fut pratiquée.

(à suivre)

Marie-Claire DAVELUY

Concours Mensuels

CONCOURS DE MAI 1931

1. Corrigez s'il y a lieu:
 - a) Tant qu'à lui.
 - b) Du papier étanche.
 - c) Une épingle à linge.
 - d) Attribuer une faute à quelqu'un.
2. Donnez le nom précis de différentes sciences:
 - a) science de l'imprimerie.
 - b) science des livres
 - c) science du monde.
3. A qui devons-nous?
 - a) la photographie.
 - b) le téléphone
 - c) l'éclairage électrique.

Observez bien, en envoyant vos réponses, les conditions suivantes:

Faire parvenir ses solutions au plus tard, pour le 16 mai à

CONCOURS MENSUEL DE L'OISEAU BLEU

1182, rue Saint-Laurent
Mai 1931. Montréal, P.Q.

Résultat du concours d'avril 1931

1. a) Viticulteur ou vigneron.
b) Horticulteur.
c) Arboriculteur.
d) Sylviculteur.
2. Prêtez-moi un poinçon; j'ai des cartes à poinçonner ou à perforer. b) Il n'est pas venu depuis quinze jours.
3. La Vérendrye en 1731, aidé de ses quatre fils et de son neveu.

Félicitations à nos bons amis concurrents! Cent quatre-vingt quinze solutions—dont douze inexactes — nous sont parvenues. Puisse la prochaine joute mensuelle vous amener aussi nombreux.. plus nombreux à notre "Coin". Done, amical rendez-vous... et au revoir.

Six prix de cinquante sous chacun sont la récompense de ceux que le sort a favorisés:

Mlle Madeleine Hogue
Pensionnat Marie-Rose
310, rue Rachel est, Montréal

Mlle Pauline Guoin
Couvent de Yamachiche, P.Q.

M. Léopold Laberge
Juniorat de la Sainte-Famille
Saint-Boniface, Manitoba

Mlle Claire Ménard
Embrun, Ontario

M. Maurice Pelletier
43, Howard Ave
Arkwright W., Warwick

Mlle Yolande Marmen
6e année
Ecole Saint-Barthélemy
Montréal

LISEZ

LE DEVOIR

Le journal des familles que tous
PEUVENT et doivent lire.



*Moins de papier,
plus d'idées.*



3 SOUS LE NUMÉRO
dans tous les dépôts.



Une page consacrée aux enfants
paraît tous les samedis.

Une page dédiée aux femmes
paraît tous les jours.



LE DEVOIR

MONTRÉAL

Les précurseurs de la "Sauvegarde"



L'INTENDANT TALON

L'année 1665 doit être marquée d'une pierre blanche dans l'histoire de la Nouvelle-France.

Sur la recommandation de Colbert, Louis XIV choisit Jean Talon comme intendant.

A peine débarqué à Québec, Talon en homme d'action qu'il est, étudie en détail la situation du Canada pour en avoir une connaissance parfaite.

Il se met à l'oeuvre sans tarder. Il réorganise la justice, donne une impulsion nouvelle à l'agriculture, à la colonisation, au commerce et à l'industrie.

Il encourage la culture du lin et du chanvre.

Par ses soins, une tannerie est établie près de Québec et obtient beaucoup de succès.

Les vastes contrées de l'Ouest restent inexplorées; il forme le projet hardi de les faire passer sous la suprématie de la France. Louis Jolliet et le P. Jacques Marquette, jésuite, sont désignés pour aller à la recherche du Mississipi. Avec eux s'ouvre la période des grandes découvertes.

Talon fut deux fois intendant au Canada: de 1665 à 1668 et de 1670 à 1672. En reconnaissance de ses services, le roi le fit comte d'Orsainville.

Né à Châlon-sur-Marne en 1625, il meurt à Paris le 24 novembre 1694.

La leçon de sa vie s'impose à tous, mais aux pères de famille en particulier. Ceux-ci ne se doivent-ils pas d'assurer l'aisance et le bien-être à leur femme et à leurs enfants? Si la mort allait les ravir à l'affection de leurs proches, dans quelle situation les laisseraient-ils? Une police d'assurance de quelques milliers de piastres prise dans LA SAUVEGARDE perpétuera leur souvenir et éloignera de leurs foyers les cruels soucis, même la misère peut-être.

Est-il permis de remettre à demain un pareil devoir? Pour renseignements, s'adresser à

"LA SAUVEGARDE"

ASSURANCE-VIE

152, rue Notre-Dame Est

MONTREAL

A la recherche du Pactole

Le roi Midas convertissait en or tout ce qu'il touchait.

La Fable rapporte qu'il se baigna un jour dans le Pactole.

A partir de ce moment, cette rivière de Lydie roulait dans ses eaux des paillettes d'or.

Crésus, ce milliardaire des temps anciens, y trouva ses immenses richesses.

Aujourd'hui où est le Pactole? Comment devenir riche comme Crésus?

Le Pactole, Crésus, ces mots hantent l'imagination des infortunés.

Et pourtant, que ne se souviennent-ils que, pour acquérir la fortune, il faut:

la volonté,
le travail,
l'économie.

Ces trois moyens, garçons et fillettes, il ne tient qu'à vous d'y recourir. Nous vous invitons à les mettre en pratique dès aujourd'hui.

La Banque d'Épargne
de la Cité et du District de Montréal
FONDÉE EN 1846

**Succursales dans toutes les parties
de la ville**

PAVOISONS

POUR NOS FETES
religieuses et nationales



Drapeaux, banderoles, écussons, Bannières, guirlandes en papier, Oriflammes, câbles en papier, Lanternes japonaises et vénitiennes.

Nous avons le plus bel assortiment de drapeaux représentant les pays suivants: **France, Angleterre, et Canada**, et religieux: **Sacré-Coeur, Papal**.

Toutes ces décorations sont employées pour maison, salles, magasins, réceptions, processions, parades, communautés, édifices publics, régates, tombola, euchre, etc.

GRANGER FRÈRES
Libraires, Papeteriers, Importateurs
54 Notre-Dame-Ouest, Montréal

La plus importante librairie et papeterie française du Canada

Demandez notre catalogue illustré, de décorations en papier, drapeaux, etc.

DEPARTEMENT DU SECRETAIRE DE LA
PROVINCE DE QUEBEC

L'HONORABLE ATHANASE DAVID,
SECRETAIRE DE LA PROVINCE

ÉCOLES

TECHNIQUES

COURS TECHNIQUE — Cours de formation générale technique préparant aux carrières industrielles.

COURS DES METIERS — Cours préparant à l'exercice d'un métier en particulier.

COURS D'APPRENTISSAGE — Cours de temps partiel organisé en collaboration avec l'industrie. (Cours d'Imprimerie à l'Ecole Technique de Montréal, et cours pour les métiers du bâtiment).

COURS SPECIAUX — Cours variés répondant à un besoin particulier. (Mécaniciens en véhicules-moteurs et autres).

COURS DU SOIR — Pour les ouvriers qui n'ont pas eu l'avantage de suivre un cours industriel complet.

ECOLE TECHNIQUE DE MONTREAL.

ECOLE TECHNIQUE DE QUEBEC

ECOLE TECHNIQUE DE HULL

AUGUSTIN FRIGON
Directeur Général de
l'Enseignement Technique
1430, rue Saint-Denis
MONTREAL

ÉCOLE POLYTECHNIQUE

DE MONTRÉAL

FONDÉE EN 1873

Laboratoires de Recherches et d'Essais,
1430, rue Saint-Denis, Montréal.

TÉLÉPHONES:—

Administration—

LAncaster 9207

Laboratoire Provincial des Mines: — LAncaster 7880

PROSPECTUS SUR DEMANDE

“L'ÉCLAIREUR”

Imprimeurs-Éditeurs

JOURNAUX — REVUES — PÉRIODIQUES

DEUX ÉTABLISSEMENTS!

Beauceville

Montréal

1723-1725, rue Saint-Denis

Tél: HARbour 8216-7

La Photogravure Nationale, Ltée

59, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal

Téléphone: MARquette 4549

Dessins - Vignettes - Photographies

MILLIONS S'ÉPUISENT : PENSIONS SUFFISENT

semblable à Collin-Maillard

Les yeux bandés, les bras tendus, prêt à
tomber dans le premier précipice rencontré,
s'en va le joueur de Collin-Maillard. C'est
le fidèle portrait de l'imprévoyant vivant
au jour le jour, sans rente viagère de la

Caisse Nationale d'Économie

AVEZ-VOUS EU NOTRE DERNIER BUVARD?